

# Séminaire Géographie des émotions

---

15 janvier 2015

## Introduction aux géographies des émotions

*Pauline Guinard et Bénédicte Tratnjek*

L'idée de ce séminaire est venue de la rencontre avec des terrains spécifiques : des villes en guerre, et Johannesburg réputée pour être une ville de la peur.

Mais comment ne pas faire écho aux événements des derniers jours, aux attentats perpétrés du 7 au 9 janvier 2015 à Paris (dans les bureaux du journal Charlie Hebdo, à Montrouge et à l'Hyper Cacher de la Porte de Vincennes) ? Comment ces événements suscitent-ils des émotions ? Il est important d'aborder cette question en géographe, car les émotions ont une dimension spatiale, qui est très souvent reléguée aux marges, même par les géographes.

Une première lecture des attentats dans une vision géographe permet d'appréhender plusieurs réponses (des réponses artistiques qui se marquent dans l'espace, des réponses civiques/ citoyennes, etc.), des émotions multiples (peur, tristesse, choc, colère, indignation, etc.). Ces émotions sont incarnées dans des espaces, des temps, des corps. A ces attentats, des réponses individuelles ont été apportées, comme l'illustre le slogan « Je suis Charlie ». La diversité des émotions a suscité différentes réponses, qu'elles soient spatiales ou officielles.

- L'une d'elles a consisté en la mise en place d'un dispositif spatial juridique et sécuritaire afin de faire face à la peur : il a eu pour effet de restreindre l'accès, de réduire les mobilités par une limitation de la libre-circulation.
- Des espace-temps de recueillement ont aussi été institués par les autorités pour répondre à la tristesse identifiée comme émotion collective: les minutes de silence ne sont pas faites n'importe où, mais dans des lieux clés de la fixation de ces émotions, dans des situations d'arrêt dans le temps et l'espace.
- Pour faire face à la tristesse, des rassemblements – le partage dans un même temps et dans un même espace de différentes émotions – ont eu lieu. Ces premiers rassemblements ont permis l'expression de la peine et de la tristesse, mais aussi de la colère avec des slogans comme « *Not Afraid* ». Ils ont le plus souvent eu lieu dans des lieux symboliques comme la Place de la République à Paris.

Ces émotions se sont ensuite diffusées dans l'espace, à proximité des lieux des attentats par exemple, par le biais de fleurs et de dessins déposés dans une rue adjacente à *Charlie Hebdo* : il s'agit là d'un marquage plus ou moins permanent. La diffusion des émotions a aussi eu lieu dans des lieux plus éloignés ainsi que dans l'espace virtuel au travers du hashtag « Je suis Charlie ». Cette première entrée est faite de porosité entre ces différentes réponses, et la marche nationale du 11 janvier 2015, peut être vue comme un espace-temps de la convergence ou de la divergence face à ces différentes réponses collectives. On peut enfin constater un changement de forme spatiale de manifestation de l'émotion : l'événement est ainsi mis en sens et en espace. On passe du rassemblement à la marche.

Dans les médias ou dans l'appropriation par les artistes, une cartographie des rassemblements montre l'appropriation de l'espace ou l'idée d'un espace-temps évolutif au travers des « débordements » lors des marches spontanées. Celles-ci ne se déroulent pas toute la journée, le même jour, mais elles se sont réparties, diffusées dans le temps et dans l'espace, y compris virtuel. Une cartographie du monde virtuel illustre la diffusion du hashtag « Je suis Charlie ». Il ne s'agit pas là d'une cartographie d'une émotion en particulier puisqu'il n'est pas possible de savoir quelle émotion se trouve derrière chaque hashtag. Il est donc plus juste à cet égard de parler d'une géographie des émotions plutôt que d'une géographie d'une émotion. De la même façon, il ne s'agit pas d'une géographie mais des géographies. Tous les champs de la discipline sont questionnés par cet objet : des réponses du politique (géographie politique), à une géographie culturelle, des représentations, etc.

Néanmoins, les émotions en géographie, et plus encore en géographie française, restent aujourd'hui appréhendées à la marge. Cela n'est pas le cas dans toutes les disciplines des sciences sociales : en histoire, l'étude des émotions s'est institutionnalisée grâce aux travaux de Lucien Febvre. Les émotions sont désormais des sujets de recherche. En sociologie, il existe un courant identifié de sociologie des émotions devenu, dans la recherche anglo-saxonne, un champ disciplinaire à part entière. De la même façon, les géographes anglo-saxons travaillent depuis le début des années 2000 à l'élaboration de véritables « géographies émotionnelles ». En géographie française par contre, les émotions sont souvent reléguées aux marges du texte, ou aux informations para-textuelles (notes de bas de page, prologue, etc.). Les émotions des chercheurs comme celles des cherchés n'existent pas ou peu dans les discours et les écrits des géographes. Les émotions, au pluriel, en tant qu'objets de recherche, restent sous-étudiées du fait de résistances des géographes à s'approprier cette question comme un objet, géographique ou cartographique. La géographie ou les géographies, face aux émotions (sans surreprésenter la place accordée à la peur), sont aussi celles des émotions des géographes, notamment dans leur rapport au terrain.

Comment parler de ces émotions qui fabriquent certains terrains ? Comment restituer ces émotions comme un élément à part entière de la construction du terrain, sans discréditer, disqualifier son propos ? On a souvent peur de parler de ses émotions, par crainte de sombrer dans une géographie émotive.

Une série d'invités aborderont ces questions au cours du semestre, pour essayer de construire ensemble ces géographies des émotions.

## **Représenter l'espace vécu. Les enjeux d'une cartographie émotionnelle en géographie**

*Elise Olmedo*

E. Olmedo, doctorante à l'Université Paris I Panthéon-Sorbonne, rattachée à l'UMR Géographicités (UMR 8504) dans l'équipe E.H.GO (Epistémologie et Histoire de la Géographie) travaille sur les cartographies du sensible, des objets cartographiques émergeant aujourd'hui dans les domaines de l'art, du paysage, de l'architecture et dans les sciences humaines et sociales Cette thèse interroge, d'un point de vue épistémologique, le terme utilisé par les producteurs de cartes et analyse l'élaboration des formes cartographiques spécifiques qu'il désigne. Durant cette séance, Elise Olmedo a rendu compte de son

parcours de recherche et des longs questionnements qui trouvent leur illustration dans deux projets différents menés successivement en Master à l'Université Paris 1, puis dans un travail de doctorat sous la direction de Jean-Marc Besse portant sur l'épistémologie de la cartographie. Elise Olmedo montre ici la contiguïté des deux projets et leurs empiétements.

## **Naissance d'un projet de recherche, le Maroc. Premiers questionnements autour des espaces vécus et de leur figuration**

Revenir sur le travail de Master 1 est essentiel pour comprendre une thèse sur l'épistémologie des pratiques et de représentation et d'écriture du sensible. Cette première recherche présente les premiers jalons d'un questionnement sur la cartographie du sensible. Comment interroger le vécu ? Le travail de Master 1 d'Elise Olmedo en 2009-2010 a porté sur le rapport vécu des femmes à la ville, à Marrakech. L'étude porte sur le quartier de « Sidi Yusuf » (Sidi Youssef Ben Ali pour le toponyme administratif), une ancienne zone rurale désormais intégrée à la ville et qui constitue une zone urbanisée informelle. Ce quartier qui présente un bâti assez hétérogène est habité par des classes populaires, moyennes. Elle s'est notamment appuyée sur le travail de thèse de Meriem Rodary (2010) portant sur le travail des femmes de Sidi Yusuf à partir du cas spécifique des Neggâfat (ordonnatrices de cérémonies) et des Neqqâshat (poseuses de henné)<sup>1</sup>. Son travail de terrain a consisté essentiellement en une enquête de terrain qualitative, avec des entretiens semi directifs, des récits de vie et une observation participante.

Les résultats de ce travail sont présentés dans une boîte en bois composé de trois niveaux : le mémoire, une carte en tissu et sa légende ainsi que des cartes en bois représentant son rapport au terrain. Elle pose la question du statut des émotions évoquées dans la recherche ? En quoi peuvent-elles contribuer à la recherche ? Comment peuvent-elles la disqualifier ? Comment la recherche a-t-elle été déterminée par l'espace vécu du chercheur ? La carte en tissu laisse voir, toucher, regarder cet espace vécu des femmes de Sidi Yusuf. Elle donne une image plastique synthétique où les tissus choisis pour cette carte, décrivant de manière structurale un pôle domestique et un pôle travail, se veulent significatifs. Au centre de la carte se trouve représentée la place Jemaâ el-Fna qui relie le lieu du travail, l'espace de la ville à la maison, et son extérieur immédiat dans une partie du quartier. Cette carte sélectionne, hiérarchise les espaces, assume la construction des espaces vécus. Le tissu est choisi en fonction de l'espace représenté. Ce document plastique, à plusieurs dimensions, doit synthétiser cet espace vécu. L'idée de la carte est née de la volonté de dire : comment communiquer aux enquêtés la recherche, comment leur dire ce qui a été observé ? Les femmes enquêtées sont pour la plupart analphabètes ; cela induit une impossibilité de passer par le papier et le crayon, qui auraient installés un rapport de domination. Il n'était pas possible de faire faire des cartes par les enquêtées elles-mêmes. Une des difficultés du terrain a aussi été de mener des entretiens et des observations. Il ne faut donc pas voir cette entreprise cartographique comme une carte participative mais comme un résultat de recherche à un moment donné. C'est un essai pour traduire les données du vécu, et une tentative pour valider ou invalider des hypothèses posées en amont (le tissu est-il porteur de significations ?).

Cette hypothèse du potentiel signifiant des tissus a été soumise aux femmes enquêtées lors à un retour sur le terrain au printemps 2014. Montrer la carte aux enquêtées et les questionner sur la pertinence du choix des tissus n'a été possible que lors de la thèse. La carte a alors gagné le statut d'objet transitionnel et a fait permis de nouvelles discussions, qui a abouti à l'élaboration d'une carte collaborative. Cela a été l'occasion de s'interroger sur la signification des tissus : est-ce que les tissus traduisent vraiment

---

<sup>1</sup> RODARY M., 2010, De l'exclusion à la résistance : femmes, travail et classe à partir de Neggafat et Neqqashat de Sidi Youssef Ben Ali, Marrakech. Thèse de doctorat, EHESS.

l'espace vécu ? Il fallait vérifier, mettre en questionnement les hypothèses de la première carte. Rapidement il s'est avéré que la première carte textile était plutôt partielle. Il n'y avait pas d'erreurs mais la première étant incomplète et les modes de vie avaient changé. Une carte collaborative a donc été élaborée avec l'aide notamment de Naïma qui avait été l'une des enquêtées principales en 2009. Cette deuxième carte n'a pas été complètement terminée, mais n'en représente pas moins une entreprise cartographique signifiante.

Ce travail de Master s'oriente vers une recherche de la carte comme un code contextualisé. Elle n'est pas reproductible sans discours associé car elle est d'abord conçue pour faire du lien entre plusieurs réalités et n'est pas conçue comme un objet autonome. Elle a été accompagnée d'une vidéo explicative<sup>2</sup> dans les articles publiés suite à cette recherche de Master 1. L'idée était donc de travailler sur un langage commun, ou potentiellement commun, à partir de données dites « subjectives » et souvent qualifiées d'incommunicables au travers d'un support familier pour ces femmes, le tissu.

### **Cartographie des mondes sensibles et émotionnels : analyser des objets émergents**

Dans son travail de thèse Elise Olmedo a étudié plusieurs projets cartographiques autour du sensible et des émotions : les travaux de M. Poisson<sup>3</sup> ou de T. Roeskens<sup>4</sup> par exemple. Il s'agit de la traduction d'expériences individuelles ou collectives à travers des cartes. Ceux qui les produisent les appellent « cartes sensibles ». Le médium dessin est très utilisé. Ces cartes ressemblent à des esquisses, à des croquis, ce sont des formes de dessin. La plupart des cartes n'ont pas été réalisées d'un seul tenant, une carte c'est en réalité souvent plusieurs cartes réalisées successivement.

La méthodologie mise en place aujourd'hui par E. Olmedo passe par la pratique avec les personnes : les enquêtés montrent comment ils pratiquent la carte sensible. Au départ l'idée était de travailler sur les images, sur les représentations iconographiques. Mais il n'est pas réellement envisageable de travailler sur un corpus car les artistes produisent rarement une seule carte, mais souvent plusieurs cartes avant d'arriver à la carte finale. Le choix a alors été fait de travailler sur la production de la carte, dans l'idée de travailler sur les pratiques et non pas sur l'image comme résultat fini, mais au sein même de la pratique cartographique.

Dans les vidéo-cartographies de T. Roeskens (c'est ici le médium qui est désigné), l'idée est de dire les expériences vécues dans des temporalités différentes, de même que dans différents registres d'expériences : émotions, sensations et perceptions mises en relation, sélectionnées, mémorisées, travaillées en lien avec l'espace et le temps. Les acteurs tentent de consigner leur expérience dans des cartes, de consigner ce qui reste de cette expérience dans des cartes. Ils n'emploient pas nécessairement ce terme là, mais ici on pourrait parler de « traces d'expériences ». Dans ces cartes sensibles, il n'est pas question de rendre compte de manière exhaustive de l'expérience, mais il s'agit de montrer un itinéraire physique, de perceptions ou d'affects ; ces cartes sont pensées comme des constructions et reconstructions d'expérience qui la synthétisent et la rendent ainsi communicables. On distingue ainsi que les données du sentir ne sont pas directement perméables à un langage. Il faut reconstruire l'expérience dans un langage abstrait, quand bien même des médiums essaient de traduire les qualités des sensations et leurs propriétés à travers les couleurs ou les graphismes.

---

<sup>2</sup> OLMEDO E., septembre 2011, « Cartographie sensible, émotion et imaginaire », *Visions Cartographiques, Blog du Monde Diplomatique*. <http://blog.mondediplo.net/2011-09-19-Cartographie-sensible-emotions-et-imaginaire>

<sup>3</sup> [poissom.free.fr](http://poissom.free.fr)

<sup>4</sup> <http://documentsdartistes.org/artistes/roeskens/repro4-0.html>

Même s'il n'y a pas de rupture, il y a, de manière très claire quelque chose d'assez différent dans l'élaboration de la carte par rapport à celles que l'on a l'habitude de produire en tant que géographe : on la montre différemment, on s'en sert différemment. Elle n'est pas en opposition avec d'autres formes de cartographie. Ce que ces artistes font est de l'ordre d'une modalité cartographique spécifique, mais pour autant, ces producteurs de carte n'ont pas du tout de positionnement sur l'histoire de la cartographie et ne portent pas de discours sur un renouvellement de la cartographie. Les artistes essaient plutôt de trouver des médiums pour des données complexes de l'expérience qui ont toute leur place dans la construction de l'espace et dans son évolution, dans la mesure où ils n'ont pas pu le dire avec telle ou telle autre forme cartographique.

### **Sensible, affects, émotions : interroger le sens des mots**

T. Roeskens, qui a travaillé sur les habitants d'un camp palestinien à Aïda, livre des récits de vie : la carte est sur une feuille blanche, la personne est derrière la carte, comme si la carte se dessinait toute seule. La séquence est très montée : elle ressemble à un itinéraire de vie, à un récit de vie, montrant le territoire familial. Mathias Poisson, quant à lui, réalise des cartes après avoir marché dans la ville. Cela répond à des logiques de commandes de la part des collectivités territoriales ou des institutions artistiques, cela répond aussi à une pratique artistique personnelle. Pour *Quartiers de peine* (2003), il a marché dans un quartier au nord de Marseille. Après cette marche, il dessine la carte à travers ce qu'il a perçu de cet espace, comme une ville organique, où tout n'est pas forcément connecté, mais où des choses sont en lien, se superposent.

Les cartographes convoqués pour cette thèse parlent de « cartes sensibles » pour désigner tout la palette affective de la sensation, à la perception et à l'émotion. Dans la thèse, le choix a été fait de parler du « sensible », de manière assez générale en suivant la définition qu'en donne Michel Malherbe. C'est un mot englobant pour dire que tous les phénomènes du sensible sont spatiaux et temporels, ils sont vécus par des individualités et des groupes d'individualités et relèvent donc plutôt du registre de la spatialité que de l'espace.

L'émotion est un phénomène individualisé de ressenti qui peut être aussi partagé. Comment intégrer l'étude des émotions dans un contexte spatio-temporel ? Comment éviter la réification ?

Erwin Strauss, dans *Du sens des sens*, pose la question des émotions. Peut-on désigner le sentir par un objet, par une seule qualité ? Il souligne bien l'aspect critiquable de travailler à partir de cela. Il parle des différents niveaux parmi lesquels. Strauss distingue cependant les états et les actions. Le sentir, le fait de ressentir est un *modus actandi*, à bien différencier du *modus cogitandi*, de l'action de se remémorer la sensation, le perçu, le vécu. Strauss redonne ainsi aux actes de sentir et de ressentir tout un registre opératoire que l'on perçoit aussi dans les cartes de M. Poisson et Till Roeskens.

E. Olmedo donne un exemple tiré de son deuxième terrain au Maroc. A son retour sur le terrain de Master en 2014, elle a essayé de faire le tour du quartier pour retrouver ses repères. Après quelques séquences d'observation du quartier, elle se retrouve sur une petite route. Elle est suivie par un jeune homme de 14 ans qui lui pose beaucoup de questions très personnelles : elle ne le connaît pas et alterne dans ses réponses pour lui donner le moins d'informations possible, essaye de se débarrasser du jeune homme. Elle a eu peur, petit à petit. Elle se met alors à poser des questions pour qu'il arrête d'en poser, tente l'humour, la fermeté, etc. A un moment, il se met à siffler vers le terrain vague. Cela ressemble à un signal d'appel et elle interprète cela comme un signe d'alarme : à ce moment elle a vraiment eu peur, elle est partie en courant. Tout cela n'a duré qu'un quart d'heure pendant lequel il ne s'est « rien passé », cela a

donné lieu grand nombre de sensations et d'affects : E. Olmedo a ressenti, entre autre chose, de la peur, mais en dessinant une petite carte dans son carnet de terrain, elle se rend compte qu'elle a relié très fortement le souvenir de ce moment à cette peur. Au-delà, la carte détaille aussi cette zone de l'oued où surviennent parfois de grandes crues, où il y a peu d'habitations, les terrains quasi-désertiques ressemblent à des terrains vagues. La carte montre qu'elle a continué à construire l'espace dans son esprit, la peur n'a pas été ressentie de manière constante. La séquence centrée sur l'émotion de peur a laissé place à un éventail de perceptions et de ressentis.

## **Contours d'une cartographie des espaces parcourus, pratiqués, vécus**

Les cartes de M. Poisson proposent une représentation précise de l'espace, avec des détails, anecdotiques parfois mêlant une forme d'humour et de précision dans la description géographique, qui rend compte de la perception du voyageur. En permanence, il cherche un langage qui serait adapté à l'expérience et contextualisé : création d'une forme et d'un fond qui ont du sens et ne seraient pas séparés, sans codes préétablis. C'est une recherche du côté du concret, d'un graphisme simple, presque du côté d'un tracé que tout le monde pourrait faire et qui peut paraître enfantin. On a une description de la ville par les intensités.

Ces cartes sensibles peuvent avoir différents statuts. Les statuts des cartes varient en fonction de l'objectif de la carte. La carte peut être présentée au public ou être confinée dans le carnet de terrain avec l'idée de la garder pour soi. Dans chacune de ces cartes sensibles, c'est l'expérience qui est organisatrice de la carte. Cette cartographie assume une forme de partialité et ne cherche pas à rendre compte de la nature d'un espace, de toutes ses qualités, ses propriétés, mais une carte qui rend compte d'une vision spécifique à un moment particulier, mais si on compare les cartes, on voit toute la vision de M. Poisson qui se dessine, cohérente. Ce ne sont pas pour autant des cartes idiosyncrasiques même si elles s'intègrent dans un cadre spatio-temporalisé. La carte invite le lecteur à lire à travers la mise en relation des traces affectives, en invitant à suivre une interprétation de l'espace.

## **Quelle voie élaborée par les géographes pour traduire le sensible ?**

Quoiqu'ils aient une complémentarité cognitive, deux temporalités différentes ont été données aux deux projets de recherche, l'un au Maroc avec les femmes de Sidi Youssef Ben Ali, l'autre en France concernant l'épistémologie des pratiques en cartographie du sensible et avec les artistes notamment. Le terrain marocain a ouvert un questionnement de recherche. Ces deux projets engagent un certain degré de réflexivité et questionnent à la pratique du géographe face au sensible et à l'émotionnel sur le terrain. En donnant une importance à l'écriture de la recherche à travers la cartographie, il s'agit aussi de poursuivre un questionnement sur l'enquête de terrain elle-même comme un espace-temps sensible où se déploie des manifestations micro-géographiques et sur le statut de l'expérience de terrain. Il s'agit de réfléchir sur la situation de recherche et tout ce qui participent de la construction de cette recherche comme situation sensible, de co-présence au terrain, attentive à ce qui s'y déroule et à ceux qui le traversent ou l'habitent et au regard de personnes enquêtées, à leurs conditions socio-spatiales. Par l'expérimentation de collaborations par le geste créatif, on cherche à créer un langage commun à partir de la matérialité. Ces cartes sensibles sont des résultats géographiques elles questionnent le continuum entre la recherche et la spatialité du quotidien comme réalité vécue.

## Conclusion

Pauline Guinard

Le choix du vocable d'« émotions », plutôt que sensible pour le séminaire, souligne aussi la volonté de s'intéresser à la capacité de ces émotions à se diffuser, à devenir collectif. Il y a l'empathie, les effets de rumeurs, qui diffusent les émotions. Ce qui nous intéresse c'est le jeu entre le subjectif et le collectif : l'émotion permet de rentrer dans le subjectif mais aussi de voir comment on construit du collectif dans ce subjectif.

Le travail sur le sensible permet de poser d'autres éléments en termes de la définition d'une géographie des émotions, notamment face au travail sur le terrain : c'est la question de l'importance des émotions mêlées. Il est aussi important de réfléchir aux émotions des enquêteurs, et comment le chercheur influence les autres. Dans le compte rendu de la recherche, quelle est la place et la forme des émotions produites ?

La question de la méthode a aussi été évoquée : comment fait-on pour restituer les émotions ? Et y avoir accès ? Quels mots sont utilisés ? Qui nomme ? On peut lire *Everyday Geography of fear*, de S. Smith et R. Pain, qui travaille sur le caractère ordinaire des émotions et les rapports de domination générés par celui qui nomme, dit, voire simplifie ces émotions. Cela permet de s'intéresser à l'accès de l'émotion, à sa place et à sa gestion.

Il y a quelques bricolages méthodologiques autour de la question de la langue : le français dispose d'une palette de mots pour les émotions, ce qui n'est pas forcément le cas dans d'autres langues. Comment faire parler les gens des émotions sans leur dire quelle émotion est ressentie, sans les forcer à mettre des mots qu'ils ne pensent pas réellement ? La limite du langage verbal suscite d'autres langages : mouvement, géographie du corps, etc. La recherche scientifique se penche de plus en plus sur le non-verbal et aux médiums non-visuels ; on s'intéresse au son et aux différents sens, qui crée d'autres émotions, qui en véhicule. Il est important de ne pas oublier le rapport au son et aux différents sens.

Quel est le rôle des artistes dans cette médiation ? Lorsqu'on travaille sur les émotions, dans l'art, il y a peut-être un moyen, une méthode, un prisme pour accéder à ces émotions de manière autre. Il y a aussi la question de la temporalité des perceptions : comment traduire les perceptions des gens qui sont, vivent sur le terrain ? Il ne faut pas non plus oublier l'importance de rendre communicable la subjectivité à d'autres.

Compte-rendu réalisé par Célia Innocenti et Aurore Léon

Avec la collaboration de Pauline Guinard, Bénédicte Tratnjek et Elise Olmedo